



Association des amis du musée du Service de santé des armées au Val-de-Grâce

Bulletin N° 44 - Décembre 2016

Rédacteur en chef : François Eulry

Sommaire

<i>Le mot du président</i>	1
<i>Vœux du président et du conseil d'administration</i>	1
<i>Éditorial du rédacteur en chef</i>	2
<i>Cérémonie de fermeture de l'hôpital du Val-de-Grâce</i>	2
<i>La psychiatrie au Val-de-Grâce</i>	3
<i>L'hôpital du Val-de-Grâce dans les guerres</i>	6
<i>250^{ème} anniversaire de la naissance de Larrey, à Baudéan</i>	8
<i>Colloque « Les secours aux blessés, un héritage : 1916 – 2016... ? »</i>	9
<i>Exposition : Les secours aux blessés et aux victimes. De la Grande Guerre à nos jours</i>	10
<i>Lu pour vous</i>	10
<i>Hommage à Colette Larue</i>	11-13
<i>Musique en l'Église du Val-de-Grâce, concerts 2016-2017</i>	13
<i>Annonces et informations importantes (archives, vote à venir, AG)</i>	9, 13 - 16

Le mot du président

1916, la création du musée du Service de santé des armées

« Depuis le départ des hostilités, le corps médical tout entier a mis au service de la Patrie son intelligence, son activité et son dévouement. Il importe qu'il reste une trace matérielle de ses efforts et il importe au plus haut degré que l'expérience acquise au point de vue scientifique et médical, constitue pour les études futures un élément d'instruction et de progrès. [...] » Justin Godart

Alors que l'hôpital militaire du Val-de-Grâce accueille un grand nombre de blessés en provenance de la bataille de Verdun, Justin Godart, sous-secrétaire d'État au Service de santé décide d'y installer un conservatoire national de l'action du Service de santé. Le 5 mai 1916, l'établissement « Documents, Objets et Archives de guerre » est créé. Le musée du Val-de-Grâce, avec les collections d'objets historiques et les pièces anatomiques de l'École d'application, va devenir à partir de 1916 le musée illustrant l'ensemble du Service de santé. Des artistes reçoivent pour mission de réaliser des œuvres (dessins, peintures, sculptures, maquettes, photographies...) illustrant le thème des secours aux blessés depuis le champ de bataille jusqu'à l'hôpital.

Inauguré le 2 juillet 1916, le « musée du Service de santé » conserve près de dix mille objets et cent mille dossiers d'archives. À son origine, le musée est composé de cinq sections. La section des archives présente le fond historique et regroupe les documents sur l'organisation du Service de santé durant la guerre. La section anatomo-clinique rassemble plus de 6 000 pièces, illustrant les lésions produites par les engins vulnérants ou les gaz de combat. La chirurgie de guerre est représentée par des moulages, des dessins, des aquarelles... L'exceptionnelle collection des moulages des « Gueules Cassées » montre l'essor pris par la chirurgie maxillo-faciale pendant le conflit. La section des matériels sanitaires couvre tout le XIX^e siècle, enrichie par les objets de la Grande Guerre. La section historique conserve les souvenirs de l'action de cette « Armée qui soigne » avec les secours aux blessés, la vie au front sous le feu de l'ennemi et les soldats atteints de *psychonévrose* de guerre. La dernière section constitue la bibliothèque, séparée du musée en 1967. À la suite de sa rénovation en 1998, la présentation des collections permet une meilleure compréhension de l'action du Service de santé au bénéfice des armées et de sa participation au monde civil dans le cadre de ses missions humanitaires. À l'occasion de son centenaire, le musée du Service de Santé des Armées présente une exposition temporaire : « 1916, la création d'un musée au Val-de-Grâce » (18 octobre 2016 – 30 octobre 2017).

MGI (2s) Olivier Farret

Le président et les membres du conseil d'administration de l'AAMSSA souhaitent aux membres de l'association d'excellentes fêtes de fin d'année et leur adressent leurs vœux les meilleurs pour 2017

Éditorial : la fermeture

de l'hôpital du Val-de-Grâce

« *Le vent se lève, il faut tenter de vivre* »
(Paul Valéry, *Le cimetière marin*)

Nous vivons le centenaire des batailles de Verdun et de la Somme, et saluons l'action héroïque du Service de santé des armées (SSA) au front, tous grades et fonctions confondus : praticiens, infirmiers et brancardiers, officiers, sous-officiers et soldats. Personne n'oublie que l'hôpital d'instruction des armées (HIA) du Val-de-Grâce, où furent mises au point la vaccination anti-typhoïdique si efficace dans les tranchées et la chirurgie des Gueules Cassées, où la psychiatrie de guerre prit ses lettres de noblesse, fut au premier rang du combat médical, ajoutant une originalité littéraire à son histoire, quand André Breton y rencontrait Louis Aragon : le XX^{ème} siècle, surréaliste à plus d'un titre, était en marche.

Le 30 juin 2016 restera dans l'histoire la date de la fermeture définitive de l'hôpital, connu du monde entier, alors que nous célébrons le 250^{ème} anniversaire de la naissance de Dominique Larrey, père de la chirurgie de guerre moderne, dont le fils Hippolyte fut médecin-chef de l'hôpital de 1851 à 1858.

L'illustre maison a fermé ses portes après 223 ans de bons et loyaux services, un événement aussi inattendu que spectaculaire. La presse avait relayé l'annonce de cette fermeture à l'automne 2014 et le Docteur Patrice Pelloux, qu'on n'attendait pas sur ce registre, avait rédigé un remarquable et émouvant éloge de cet hôpital et de ses personnels dans *Charlie Hebdo*, hebdomadaire qu'on n'attendait pas non plus ici, en juin 2015, lors du transfert des derniers malades de réanimation vers d'autres structures : il convient de saluer ce témoignage, sincère, plein de chaleur et de respect pour les équipes de l'hôpital.

Voici donc ce joyau disparu après une course en tête de plus de deux siècles, long marathon où il s'est écroulé dans un dernier souffle que rien n'annonçait, longtemps après que la Convention avait donné le signal de départ sans jamais indiquer la ligne d'arrivée, laquelle se confondait avec celle de l'horizon, sans cesse repoussée par la marche en avant de l'hôpital. Mauvaise préparation au XXI^{ème} siècle et absence de modernisation disent certains, quand cette maison accumula les succès pour se maintenir à la pointe des avancées médico-chirurgicales ou médico-techniques, et à celle d'une gestion administrative et financière rigoureuse et moderne, finalement baignée de T2A comme tous les HIA.

Même si restaient des difficultés importantes comme améliorer ou refaire le très délicat circuit des fluides médicaux et la stérilisation en particulier, beaucoup avait été entrepris et/ou

Cérémonie de fermeture de l'hôpital du Val-de-Grâce

Elle s'est tenue le jeudi 30 Juin dernier sur le parvis de l'hôpital, au pied du mat des couleurs, là où la tradition avait un temps institué les passations de commandement entre médecins-chefs se succédant. En présence des drapeaux des écoles du Service de santé des armées et des fanions des huit autres HIA, de centres médicaux des armées et des établissements de ravitaillement, elle était présidée par le général d'armée Pierre

réalisé (désenfumage, réfection de la climatisation, création d'une unité d'accueil et de garde médico-chirurgicale, réfection du service de médecine nucléaire ou des circulations des blocs opératoires, et cetera...). L'ensemble de ces travaux fut engagé quand on épongeait l'ardoise du nouveau Percy ou que l'oukase de la sécurité imposait la refonte de l'HIA Bégin, alors menacé de fermeture à très court terme, désormais transformé bien au-delà de cette seule nécessité, avec un résultat et un coût spectaculaires.

Ce sont des difficultés que connaît l'hôpital public : il suffit de regarder quelques établissements, parmi les plus récents ou les plus anciens dont certains, illustres et vénérables, sont tenus debout, titubant sur leurs fondations au cœur de la ville et des remous ; le vieil Hôtel Dieu lyonnais, cher à beaucoup de praticiens des armées, garde sa vocation « hôtelière », si l'on peut dire, en devenant – entre autres réalisations le concernant - un magnifique hôtel touristique bourré d'étoiles, alors que ce vieux vaisseau amiral vit le grand Rabelais guérir le cardinal du Bellay – cousin du poète et en route pour Rome - d'une sciatique par des manipulations rachidiennes...

Personne n'imagine que feu le Val-de-Grâce soit l'enjeu de projets indécents en conflit avec son âme bi séculaire, laquelle veut lui conserver sa vocation au service du malade et du blessé, civil ou militaire, français ou étranger pour rester fidèle à la devise de l'École de santé des armées : « Sur mer et au-delà des mers, pour la Patrie et l'humanité, toujours au service des Hommes », fusionnant avec bonheur les devises des vieilles écoles de Bordeaux et de Lyon.

La séance académique qui vint clore cette journée poignante, développa l'histoire de la prestigieuse maison et se termina par l'intervention remarquable du MGI François Pons, directeur de l'École du Val-de-Grâce (EVDG), désormais seule détentrice du nom, du souvenir et du passé de l'hôpital. L'école, depuis les réformes mises en place par le MGI Guy Briole et ses successeurs, bénéficie d'une extension sans précédent de son domaine d'activité, dont témoigne, actée dans les textes, l'attribution à son directeur, de plein droit et plus seulement de fait, d'un siège à la conférence nationale des doyens de facultés de médecine.

« *Fui, non sum, non curo* » faisaient écrire sur leur stèle funéraire des patriciens romains stoïciens, « j'étais, je ne suis plus, je m'en moque » : voici ce que dit désormais feu l'HIA du Val-de-Grâce qui « s'en moque » en effet car il sait que, s'il reste vivant dans le souvenir des malades et des personnels – il y vivra le temps que ceux-ci vivront - l'École qui porte son nom en gardera la flamme et la tradition. La vie continue, si ce n'est moins belle, du moins différente et toujours active. Saluons l'École après un dernier regard à l'hôpital : ce jour de deuil est porteur d'avenir.

MGI (2s) François Eulry

de Villiers, chef d'état-major des armées. Il prononça l'ordre du jour mettant fin à l'existence de l'hôpital, en présence du directeur central du SSA, le MGA Jean-Marc Debonne, des plus hautes autorités du service et du dernier médecin-chef de l'hôpital, le MGI Claude Conessa.

Etaient ainsi rendues à la République les clés de l'établissement, 223 ans après qu'elle les lui avait confiées.

L'ambiance était au recueillement, à la dignité, souvent à la tristesse, parfois à l'amertume, jamais à l'abandon. Les personnels présents en juin 2015 avaient été conviés, quand l'essentiel de l'hôpital disparaissait et ne laissait que de rares activités pour une année encore. Cinq-cents personnes s'étaient déplacées : militaires ou civils, paramédicaux et administratifs, certains praticiens d'alors, qu'ils aient rejoint les hôpitaux Bégin ou Percy, la réserve, la deuxième section ou le secteur civil, et quelques anciens du SSA. Les personnels étaient accompagnés de camarades d'autres hôpitaux ou organismes du SSA dont le MGI Felten, avant-dernier médecin chef, et de deux autres anciens médecins-chefs appartenant au bureau de l'Association des amis du musée du SSA ou à son Comité d'histoire, organismes auxquels le directeur central avait demandé de faire mémoire du passé lors des communications de l'après-midi ; leurs présidents respectifs, les MGI (2S) Farret et Wey, étaient présents.

La cérémonie fut suivie d'un cocktail et d'une allocution du directeur central, en présence du chef d'état-major des armées, qui rendit hommage aux personnels de l'hôpital et à son histoire, indiquant que la décision d'octobre 2014, d'ordre budgétaire, s'inscrivait dans la réforme « SSA 2020 ». Il remplaça la décision de fermeture de l'HIA du Val-de-Grâce dans la triste litanie des suppressions précédentes de nombreux hôpitaux et établissements du service, dont les écoles du service de santé des armées - essentiellement celle de Bordeaux, à juste titre douloureusement vécue par ses élèves, anciens ou actuels - regroupées depuis le 1^{er} juillet 2011 à Lyon-Bron dans l'unique École de santé des armées, ou encore le transfert de « l'École du Pharo », disparue de Marseille, à l'institut de recherche biologique des armées (IRBA) de Brétigny-sur-Orge, où elle rejoignit le CRSSA de Grenoble, l'Institut de médecine navale de Toulon et celui de médecine aéronautique et spatiale, constituant un centre de recherche exceptionnel au profit des forces ; l'HIA du Val-de-Grâce disparu, ses personnels ou ses services maintenus ont mission de s'intégrer aux HIA Percy et Bégin, après que des services de spécialités définis comme non nécessaires aux forces et aux OPEX, leur ont fait place ou que d'autres se déploient autrement.

Lors du repas sur les pelouses du jardin, les discussions impromptues révélèrent une grande solidarité, une camaraderie ou une fraternité sans ambages devant ce deuil, et de l'incompréhension. Ces conversations ne négligèrent pas les conséquences humaines - malades et personnels confondus - de cette fermeture réalisée pour l'essentiel dans le temps record de huit mois à peine, tandis que les personnels et les matériels de l'opération Sentinelle occupaient en masse les jardins et locaux de l'hôpital transformé en caserne pour assurer un autre type de « prévention », dictée par les événements.

Cette cérémonie était indispensable – qu'aurait-on pensé si elle n'avait pas eu lieu ? – afin que chacun de ceux qui se reconnaît depuis plus de deux siècles dans cette maison-mère de la médecine aux armées puisse faire son deuil : les personnels avaient besoin de ce moment, tout comme les anciens malades

dont certains s'étaient déplacés, parfois dépassés par l'événement.

L'après-midi se déroula à l'amphithéâtre Rouvillois de l'École du Val-de-Grâce en présence du directeur central et des hautes autorités du service, séance académique présidée par le MGI (2s) Wey et le MCSHC Pontiers, dernier médecin-chef adjoint de l'hôpital, organisée par l'association des amis du musée du SSA. L'assistance écouta les communications du MC (er) Ferrandis sur l'histoire de l'hôpital, du MGI (2s) Cristau, ancien médecin-chef, sur l'histoire des travaux du nouvel hôpital, du MGI (2s) Briole sur la grande histoire de la psychiatrie au Val-de-Grâce, du MGI (2s) Wey sur l'histoire méconnue de l'hôpital lors des guerres et sous l'Occupation : à ce propos, la présence chaleureuse d'une délégation allemande, en particulier de l'hôpital militaire de Coblenz jumelé avec l'HIA du Val-de-Grâce, témoignait de l'amitié de nos camarades du service de santé de la Bundeswehr, entretenue par les médecins-chefs successifs des deux côtés du Rhin. Le MGI (2s) Eulry, ancien médecin-chef, souligna l'exemplarité des personnels militaires et civils de l'hôpital, spécialement lors de situa-

tions particulières, délicates ou difficiles, qu'il avait vécues avec eux, leur rendant lui aussi l'hommage qu'ils méritaient, saluant les blessés et malades traités au Val-de-Grâce depuis plus de deux siècles et s'inclinant devant les morts.

François Eulry

La psychiatrie au Val-de-Grâce : histoire à plusieurs et pour tous

(Conférence du MGI 2s Guy Briole le 30 juin 2016 à l'École du Val-de-Grâce, lors de la cérémonie de fermeture de l'HIAVDG)

Mon général, mesdames, messieurs,

Bien des personnes illustres jalonnent et marquent l'histoire de la psychiatrie au Val-de-Grâce. Ce ne sera pas, en ce jour de fermeture de cet hôpital emblématique de la médecine militaire, à cet axe que je consacrerai ces quelques mots. Je me centrerai sur le *Val moderne*, celui qui est concerné aujourd'hui !

Le premier point que je voudrais souligner, et que mon titre infère, c'est que la psychiatrie au Val-de-Grâce ne se limite pas à ceux qui ont travaillé ou se sont formés en ce lieu mais qu'elle concerne tous ceux qui, dans le Service de santé des armées et quel que soit leur lieu d'exercice, ont apporté leur part à la réflexion conceptuelle et à l'action sur le terrain au service des combattants et du commandement.

Ce qui a pu faire l'action spécifique du Val, c'est que ce fut le creuset où l'ensemble des apports de chacun a trouvé à prendre corps et à se formaliser.

Deux livres en témoignent : le premier — *Le traumatisme psychique : rencontre et devenir* — est un ouvrage à quatre mains qui fut présenté en 1994 au *Congrès de psychiatrie et de neurologie de langue française* à Toulouse. Il reste, encore aujourd'hui, un livre de référence sur le traumatisme psychique.



Le second — *Psychiatrie militaire en situation opérationnelle* — publié en 1998 compte une quarantaine d'auteurs, psychiatres des armées, médecins d'unité, chef de corps, etc. Il inscrit la doctrine de la pratique du psychiatre en temps de guerre ou d'opérations extérieures. Nous y reviendrons.

La clinique de psychiatrie du Val-de-Grâce

La clinique de psychiatrie de l'hôpital du Val-de-Grâce a toujours fonctionné comme une structure ouverte. Dans l'évolution de la psychiatrie actuelle, la "modernité" dans l'action thérapeutique a été de rester, au quotidien de notre pratique, orientée par une psychiatrie humaniste et par la psychanalyse. Pour autant, nous n'avons pas négligé de rester à l'heure des "horloges biologiques" ni à celle des progrès de la science. Nous soutenons que la singularité de la psychiatrie ne se dissout pas dans une causalité organique. Plus que la psychiatrisation, c'est la médicalisation du fait psychique qui gagne avec, comme visée, la résorption du subjectif.

Garder une spécificité à la pratique de la psychiatrie dans sa différence avec une pratique médicale, être conscient de ce que la science ne peut tout expliquer de l'humain, savoir que l'on ne comprend pas toujours tout de ce qui se passe pour tous les patients, ne sont pas des objections à l'efficacité de l'acte.

D'autre part, donner une place à la psychopathologie, avoir un sujet comme interlocuteur et pas seulement un corps biologique, n'objecte en rien aux impératifs administratifs, aux contraintes des hôpitaux (accréditation, rationalisation des dépenses, etc.).

Cette pratique, dans cette orientation, est celle d'une psychiatrie responsable.

C'est pour nous l'occasion d'avoir une pensée pour tous les patients qui sont, pendant tant d'années, passés par ce service : ceux que nous avons pu aider à retrouver le chemin d'une vie possible, voire « sauvés » ; aussi bien sûr ceux qui ont été emportés par la perte de leur libre arbitre, par cette folie qui dévaste tout de la vie d'un sujet et de son entourage. Contrairement à ce que beaucoup pensent, on ne s'habitue pas à la folie, on ne se familiarise pas avec la mort qui, dans notre pratique, est si souvent marquée par la soudaineté, la violence et l'incompréhension.

C'est le moment d'évoquer tous ceux qui, au quotidien, ont accompagné ces malades, se sont attachés à eux, se sont réjouis de leur mieux-être, se sont remis en question de ne pas arriver à les aider davantage, ont souffert dans les moments tragiques que l'on peut traverser dans ce type de service. La plupart — psychiatres, psychologues, infirmiers et infirmières, secrétaires, aides-soignants, personnels de service — sont restés de très nombreuses années, pas pour le confort mais par leur attachement et leur dévouement à ces patients.

Le psychiatre dans les armées

La pratique de la psychiatrie au Val-de-Grâce, comme dans l'ensemble des autres structures médico-psychologiques des armées, a fortement évolué dans les quatre dernières décennies.

C'est le changement dans le positionnement des psychiatres militaires qui a modifié le regard du commandement sur ces médecins qu'ils considéraient comme un « mal nécessaire ». Il fallait bien en passer par leur verdict — espéré ou redouté —

pour arriver à ce P4 ou P5 agrémenté du classique « à présenter devant la Commission de réforme par les soins du Commandement ». Une pratique du chat et de la souris, permanente et jubilatoire pour certains, et qui se jouait entre bombements de torse et notes de service où le positionnement de la virgule devait en remonter à l'autre.

Tous les psychiatres militaires ne se sentaient pas complètement identifiés à cette tâche de l'aptitude, sans pour autant la négliger. Ils prenaient en considération le fait que, au-delà de l'inadaptation, il s'agissait de sujets malades et que la dimension du soin pouvait donner un autre visage à la sélection/adaptation au poste de travail. C'est ainsi qu'une réflexion fut entamée sur les conduites suicidaires et leur prévention. De même l'alcoolisme dans les armées cessa d'être l'objet des railleries et du rejet toujours à l'horizon, pour devenir celui d'une étude patiente, puis d'une information innovante et d'une pratique de soins dont l'objectif était la réinsertion de ces personnels de carrière au sein de leurs unités.

Le 24 octobre 1983 l'attentat à la voiture piégée contre le Drakkar à Beyrouth fit 58 morts parmi les parachutistes français. L'un des adjudants les plus aguerris qui en avait échappé, sans pour autant avoir tout sauvé de son corps, fut rapatrié dans le service. La douleur psychique qui l'avait envahi nous rappela que le traumatisme est pour tous et nous mit au travail sur les réponses à pouvoir apporter à ces soldats soumis à la plus extrême des violences arbitraires.

Dans le service était aussi présent un ancien prisonnier de Diên Biên Phu. Il hantait les couloirs à l'affût de l'un d'entre nous pour redire encore et encore la longue agonie de son ami de combat qu'il portait sur son dos et dont il sentait, encore aujourd'hui, couler le sang le long de son échine. Mortifié et inconsolable.

L'attentat de la rue de Rennes en 1986, réveilla brutalement le pays aux actes terroristes. Le Val-de-Grâce reçut des blessés psychiques en nombre.

Le terrible accident de la Gare de Lyon en 1988 amena dans le service un sous-officier de la brigade des sapeurs-pompiers de Paris. En fin de carrière, il en avait vu des horreurs et ce soir-là ce fut sa carapace professionnelle, si endurcie, qui se lézarda et qui le précipita au bord du suicide.

Les détournements d'avion devenant, à cette époque, un des aspects du terrorisme, le groupe d'intervention de la gendarmerie Nationale (GIGN) fut créé et une réflexion fut entamée pour intégrer un psychiatre dans cette unité : conseiller des gendarmes et parfois interlocuteur du preneur d'otage.

Ces évocations ne sont pas là au hasard d'une plume qui se laisserait aller aux souvenirs mais pour marquer plusieurs inflexions dans le travail et la réflexion des psychiatres militaires.

Durant la Guerre du golfe, en 1991-92, et pour la première fois, deux psychiatres furent inclus dans un hôpital de campagne à l'avant, dès le début des opérations. Plus tard, trois autres ont rejoint le territoire et ont été positionnés à l'arrière du front supposé.

L'aggravation de la situation durant la guerre des Balkans a conduit un très grand nombre de psychiatres à participer aux actions du Service de santé in situ.

La fin de la conscription et le début de la professionnalisation des armées en 1996, marqueront d'une manière définitive l'implication du psychiatre dans les armées.

Son rôle dans les opérations extérieures (OPEX) est reconnu et des lignes de doctrine sont alors établies : le psychiatre de l'avant n'est plus le médecin d'unité mais le psychiatre. Le psychiatre *est* à l'avant. Un combattant qui, en mission, se trouve en difficulté n'est plus rapatrié systématiquement, il peut être soigné sur place avant de rejoindre son unité combattante.

Les missions seront de plus en plus adaptées aux situations spécifiques et conduiront les praticiens partout où nos troupes sont engagées pour des missions d'interpositions, de lutte contre le terrorisme, humanitaires. Chaque fois ils auront à inventer une pratique sur mesure.

Les psychologues partent aussi maintenant en mission. Leur pratique, ici basée uniquement sur le transfert, est reconnue pour son efficacité. Ce sont souvent de jeunes femmes, courageuses, décidées, pour plusieurs d'entre elles formées à la psychanalyse. Elles savent être disponibles et efficaces.

Une novation : le débriefing

C'est avec la libération des otages détenus pendant trois ans au Liban, en 1988, que nous avons mis en place pour la première fois le *débriefing*. Cela fut rendu possible par le fait que les otages transitèrent par Solenzara avant de rentrer le lendemain à Villacoublay. Avant, les otages que nous voyions au début des années 80 étaient dès après leur extraction et à leur descente d'avion à Villacoublay, jetés sous les projecteurs de la presse. Impressionnés, submergés par l'émotion, titubants, c'était une épreuve dont ils se plaignaient. Nous demandions ce « sas » depuis longtemps. Dans ces débriefing il faut toujours inventer, c'est du sur mesure. En effet, on n'applique pas de protocole mais on a des objectifs. Pour aller à l'essentiel je dirai qu'il s'agit de sortir le groupe de l'isolement et dégager le sujet du groupe. Pour cela il faut arriver, dans ce groupe de sujets traumatisés, à faire circuler la parole. Il faut savoir le faire avec tact et patience. Le but est d'arriver à dénouer le groupe sans le défaire : dénouer les questions qui imaginairement feraient groupe pour eux. L'objectif du débriefing c'est bien de viser à la singularité du sujet en lui permettant de retrouver sa voie en se dégageant des effets de groupe.

Retour sur le traumatisme

Une de nos particularités c'est d'avoir toujours été aux prises avec les questions du traumatisme et ce, bien avant que cela ne devienne aussi banalisé que ce ne l'est aujourd'hui. Longtemps méconnue et cantonnée derrière les hauts murs des hôpitaux militaires, la pathologie traumatique était laissée aux psychiatres des armées. Il leur était fait délégation d'être les destinataires de la honte supposée des soldats.

Mais, je voudrais avoir une pensée particulière pour les survivants des camps de concentration. Ils venaient, voilà maintenant presque quarante ans, très fréquemment nous consulter au Val-de-Grâce. Ils pensaient qu'ils ne pouvaient venir parler que derrière ces hauts murs de l'hôpital militaire que j'évoquais. Ils avaient l'idée qu'ils pourraient trouver là — au-delà des situations d'expertises qui bien souvent, la première fois, les aidaient à franchir le seuil de l'hôpital — des personnes susceptibles de savoir les écouter et auprès desquelles ils pour-

raient évoquer leur honte. Ils avaient le sentiment d'une expérience partagée. Ils venaient là, dignes, courageux à n'avoir pas renoncé à s'affronter par la parole à l'horreur de ce qu'ils avaient traversé.

S'ils avançaient une pointe de désespoir, c'était de ce que plus personne ne voulait encore les entendre. Je me souviens de beaucoup mais j'évoquerai l'un d'entre eux — il a, dans un livre, rendue publique cette partie de sa vie — professeur de pathologie infantile qui avait combattu comme volontaire dans l'armée de libération en 1944 et qui se trouva par les mauvaises hasards de la guerre avoir tué l'un de ces *kindersoldaten* que le commandement allemand, dans sa déroute, avait jetés dans la bataille. Il en avait gardé une plaie béante, jamais refermée et, comme il le disait, il avait dédié sa vie à sauver des enfants et à les rendre à leur mère. C'était là l'idée obsédante qui le taraudait : la mort qu'il avait donnée à cet enfant soldat avait privé une mère de cet enfant. Au seuil de la fin de sa vie rien n'avait été cicatrisé de cette horreur ; il demandait à mourir à l'hôpital militaire, qu'on l'aide à ce que cesse cet immonde reproche qui minait son existence. Rien n'y fit, c'est resté tel quel, atroce.

Au XXI^e siècle, l'irruption de la violence dans nos sociétés modernes a mis le traumatisme à la portée de tous ; le hasard se faisant moins discriminant, il ne touchait plus seulement les militaires. À la hâte, les pouvoirs publics se sont tournés vers ceux qui avaient une expérience dans ce domaine, les psychiatres des armées. Par la suite, le modèle fut largement copié, pas toujours avec la rigueur que cela exige, *Posttraumatic Stress Disorder* oblige ! Le champ d'application est large et nous l'avons toujours pensé à partir des travaux de Freud, de Ferenczi et de Lacan. C'est une exigence éthique qui oriente notre pratique avec ceux qui ont fait cette rencontre avec le réel : accidents, attentats, guerre, insurrections, prise d'otage, catastrophes naturelles, etc.

Passage du réel et éternité du symbole

Il est des passages qui marquent par leur durée et aussi par ce moment de cristallisation du temps dans lequel le passage fait passer à autre chose, en un autre lieu, en un autre temps. Néanmoins, ce passage n'est pas sans laisser sa marque.

J'ai voulu raconter cette histoire sans nom pour faire encore plus ressortir et célébrer le signifiant qui nous rassemble tous : hôpital du Val-de-Grâce !

Aujourd'hui, ce qui nous réunit en ce lieu, ce n'est pas un acte politique, ce n'est pas une décision que pourrait justifier la plus brillante argumentation économique ou géostratégique. C'est un deuil ! C'est pour ce dernier hommage à l'hôpital du Val-de-Grâce que nous sommes venus et que j'ai accepté de prendre la parole. Le destin de ces murs se sépare en ce moment de ceux qui les ont fait vivre et de ce qui les font ruines. Ainsi, ce n'est pas un jour de joie. Mais ce n'est pas non plus un jour de nostalgie ou de mélancolie. C'est le dernier instant pour ranger dans nos mémoires l'hôpital du Val-de-Grâce, pour le mettre en nous à une place d'où personne ne pourra jamais plus le déloger !

MGI (2s) Guy Briole

L'hôpital du Val-de-Grâce
dans la tourmente des guerres

(Conférence du MGI (2s) Raymond Wey le 30 juin 2016 à l'École du Val-de-Grâce, lors de la cérémonie de fermeture de l'HIAVDG).

La vocation des hôpitaux militaires a toujours été double : être en mesure de participer au déploiement des formations sanitaires accompagnant les troupes en campagne par la mise à disposition de personnel, et contribuer au soutien des forces en assurant le recueil et le traitement des blessés évacués. Une telle dualité ne facilite pas la tâche du chroniqueur. En effet, tout naturellement, la formation d'infrastructure se coupe de l'histoire de ses femmes et de ses hommes envoyés au loin appliquer le savoir qu'ils ont acquis dans leur hôpital. Dans le même temps, cet hôpital entame une autre histoire, renforcé par le personnel venu de la réserve et des volontaires. Pendant ses 223 années de service, l'hôpital d'instruction des armées du Val-de-Grâce a naturellement rempli cette double mission. Son histoire est donc indissociable des conflits qui engagèrent les armées françaises, même si, à certaines périodes comme l'Occupation (1940 – 1944), elle resta obscure.

Dès l'origine, les guerres de la jeune République, du Consulat et de l'Empire ont saturé les capacités de l'hôpital. Il faudra réaliser alors une autre structure, l'hôpital de Picpus, pour recevoir tous les hospitalisés de la garnison de Paris. Les premiers mois de 1814 seront particulièrement difficiles. La guerre, depuis les frontières de l'Est, amène à Paris de plus en plus de blessés. Le Val-de-Grâce ne disposant que de 750 lits, on ouvre des annexes à Lourcine et dans l'ancienne prison de Montaigne. Pourtant, l'encombrement reste permanent et les blessés s'entassent dans le cloître et les couloirs.

La Restauration et la Monarchie de Juillet ne seront guère favorables au service de santé ni à l'hôpital du Val-de-Grâce. Mais les campagnes d'Algérie, d'Espagne, de Morée appelleront de nombreux personnels médicaux (épidémies de dysenteries, typhus et choléra), comme les officiers de santé issus des hôpitaux d'instruction, en particulier le Val-de-Grâce.

Avec le Second Empire, de nouvelles campagnes sollicitent le corps médical, ayant en commun le désastre sanitaire malgré la bonne préparation à sa mission du service de santé, systématiquement contredit par les intendants n'entendant pas abdiquer la moindre de leurs prérogatives. Crimée, Italie, Mexique, ne furent que l'annonce du désastre de 1870.

Comme à la fin du Premier Empire, le Val-de-Grâce accueille les militaires de différentes nationalités, arrivés jusqu'à Paris. Auparavant, l'hôpital avait subi, au cours du siège de la capitale et malgré le drapeau à croix rouge qui surmontait le dôme, un bombardement d'environ 300 obus qui fit un mort et quelques blessés parmi les dégâts matériels. Il fut également la cible, mais par erreur, d'une batterie versaillaise au cours de la Commune. Pendant cette période, en particulier au cours de la semaine sanglante de mai 1871, le Val assura le soutien de la population parisienne en complément des hôpitaux de l'Assistance publique et son personnel se dévoua sans compter.

Dès le début du Premier conflit mondial, en août 1914, l'essentiel du personnel d'active du Val-de-Grâce rejoignit la zone des Armées, au plus près des combats. Le service à l'hôpital, le plus important du camp retranché de Paris, à la fois hôpital d'évacuation et centre spécialisé, fut principalement assuré par des réservistes et de jeunes femmes volontaires, formées dans les sociétés de la Croix-Rouge. Les blessés débordaient dans

le cloître transformé en chambre de fortune, malgré les nombreuses annexes ouvertes dans Paris.

Trois secteurs s'illustreront tout particulièrement au cours du conflit : celui des blessés de la tête et du visage dont le nombre obligera à la création d'un service spécialisé qui marquera à jamais le monde combattant ; celui de la radiologie où, avec une efficacité remarquable, se développera l'instruction de centaines de manipulateurs et la formation de jeunes médecins à cette technique nouvelle ; celui enfin, et non le moindre, du centre vaccinal anti-typhique créé en 1914 par Hyacinthe Vincent, dont le Maréchal Foch proclamera que le « nom méritait d'être inscrit à côté des plus glorieux généraux de la Grande Guerre ». Comment oublier qu'Apollinaire et Céline, blessés, furent traités au Val-de-Grâce et que la rencontre en 1917, dans ses murs, d'un infirmier, étudiant en médecine, André Breton et d'un jeune médecin auxiliaire, Louis Aragon, serait à l'origine du mouvement surréaliste ?

Après la Grande Guerre et jusqu'en 1939, le fonctionnement de l'hôpital ne connut guère de faits saillants. Le service quotidien sera pourtant bouleversé brutalement lorsque le 3 septembre 1939, l'Angleterre puis la France se résolvent à déclarer la guerre à l'Allemagne qui a envahi la Pologne le 1er du mois : la Seconde guerre mondiale commençait.

Chacun ici connaît la pauvreté de la documentation concernant l'histoire de l'hôpital du Val-de-Grâce pendant ce conflit. Il n'existe pratiquement aucun document officiel en dehors d'un registre des décès de l'année 1940 qui ne fournit comme indication utile que celle de l'apparition, à partir de la fin juin, de noms à consonance germanique. Rien ou presque ne s'est transmis sur cette période.

C'est dire si le moindre témoignage devient crucial. Le récit de Mme Milard de Martigny, enregistré il y a quelques années par les MGI Laverdant, Bazot et Cristau, est donc un document particulièrement précieux. Le MGI Cristau a bien voulu me remettre la synthèse de l'enregistrement réalisé afin qu'elle puisse, aujourd'hui, vous être présentée et vienne combler un vide mémoriel. Je l'en remercie vivement.

Mme de Martigny était en service au Val-de-Grâce au cours des premières années de l'Occupation. Titulaire du diplôme d'état d'infirmière, elle s'était engagée comme infirmière militaire le 1er juillet 1938 après sa réussite au concours de recrutement. Elle avait rejoint aussitôt le Val-de-Grâce dont le médecin-chef était le médecin colonel Lhomme.

Sa première affectation sera le service d'ORL-Ophthalmologie, spécialités alors jumelées. Elle a le souvenir très précis d'un jeune assistant, fort bel homme doté d'un solide humour, précise-t-elle, du nom de Pesme. Toutefois elle sera rapidement mutée dans le service des maladies infectieuses, dans le bâtiment dit « des contagieux », situé au fond des jardins, dirigé par le professeur Roger Sohier. Nombre des infirmières qui y étaient affectées, étaient anciennes et avaient connu la Grande Guerre.

Début septembre 1939, tous les médecins de carrière du Val-de-Grâce quittent leurs postes pour rejoindre leurs affectations de mobilisation. Ils sont remplacés par des médecins réservistes issus de l'APHP. Parmi eux, le Professeur Marcel Lelong, de l'hôpital des enfants malades, avait été médecin auxiliaire devant Verdun en février 1916, où il fut fait prisonnier pour n'avoir pas voulu abandonner la cinquantaine de blessés

présents dans son poste de secours lors de l'assaut allemand. Il fut libéré en octobre 1916 par échange.

Pendant la « drôle de guerre », un centre de sélection des rapelés fut annexé au Val-de-Grâce, installé dans les bâtiments contigus appartenant aux Petites sœurs des pauvres. Étienne Bernard y fut affecté, secondé par le futur professeur André Cornet. Il leur incombait de détecter les nombreux simulateurs, tâche ingrate et difficile, certains allant jusqu'à utiliser des flacons de sang dérobés dans les hôpitaux !

Le 10 mai 1940, l'invasion de la Belgique et des Pays-Bas met fin à cette période d'attente armée. La Bataille de France commence avec la percée dans les Ardennes. La débâcle va suivre. Les forces allemandes avancent vers Paris. On décide d'évacuer tous les hospitalisés transportables. Les voies ferrées étant impraticables, ce sera en ambulance que seront effectués les transports sanitaires vers les hôpitaux militaires du Sud de la France, à Bordeaux, Toulouse et Marseille, convoyés par du personnel du Val-de-Grâce. Certains convois s'arrêteront à Orléans et le dernier départ aura lieu le 13 juin, à la veille de l'entrée des Allemands dans Paris. Il ne reste plus alors au Val-de-Grâce qu'une centaine de malades intransportables dont sept dans le bâtiment des contagieux ; 25 infirmières sont encore présentes, le quart de l'effectif normal. Mme de Martigny en fait partie, s'étant proposée pour demeurer sur place car, dit-elle, « jeune mariée, elle n'a pas encore d'enfants ». Tous les chefs de service sont partis. Ne sont restés que les plus jeunes médecins pour s'occuper des intransportables. Parmi eux des jeunes chirurgiens auront une conduite admirable, assumant jour et nuit l'intense activité opératoire pour des blessés qui ne cessent d'arriver à l'hôpital. Toutes les infirmières, quel que soit leur service d'affectation, vont prêter leur concours aux services chirurgicaux et aux blocs opératoires.

Mme de Martigny précise qu'il se disait à l'époque qu'une citation à l'ordre de l'armée avait été attribuée à l'hôpital et à ses personnels pour ce dévouement exemplaire. Aucune trace officielle de cette distinction n'a été retrouvée. Son souvenir le plus marquant de l'arrivée des militaires allemands au Val-de-Grâce est sonore, lié au bruit infernal des estafettes sillonnant les jardins avec leurs motos pétaradantes. Ces premiers éléments de reconnaissance sont rapidement suivis par les médecins de la Wehrmacht et leurs blessés. Ils sont hospitalisés dans le service de « chirurgie – officiers ». Cela ne va pas durer car, assez rapidement, les autorités allemandes vont transférer leurs blessés et leur personnel dans plusieurs hôpitaux civils (Beaujon, la Salpêtrière, Suresnes), qu'ils estimèrent plus adaptés à leurs besoins. Il faut dire que pendant les quelques jours de cohabitation au Val-de-Grâce, une épidémie de dysenterie s'était déclarée chez les Français et les Allemands, tous démunis sur le plan thérapeutique. On se contenta de perfusions de sérum, jusqu'à l'arrivée 15 jours plus tard d'un ravitaillement salvateur en *Dagénan* qui ne profitera qu'aux Français, les Allemands étant déjà partis. En quittant l'hôpital par le portail donnant sur le boulevard de Port Royal, ils emportèrent un important matériel sanitaire, depuis les instruments chirurgicaux jusqu'aux couvertures.

Dès lors, le Val-de-Grâce restera un hôpital militaire strictement français et ce, pendant toute la durée de l'Occupation, même si le poids de la présence allemande se ferait malgré tout sentir. Après l'Armistice, certains médecins vont revenir et occuper les fonctions de chefs de service. Ainsi, le professeur

Gounelle de Pontanel prit la responsabilité du service des maladies infectieuses et le professeur Coumel, celle du service de « médecine – officiers ». Le personnel paramédical revint également et reçut un renfort important de la Croix-Rouge. En effet, blessés et malades viennent à nouveau à l'hôpital et le remplissent. Ils proviennent dans un premier temps de la région parisienne. Ensuite, assez étonnement, ce seront des malades évacués des camps de prisonniers qui arriveront, surtout des Nord-africains ou des Africains atteints de tuberculose avancée. Ils étaient habituellement dans un état catastrophique. On enregistre alors, pour le seul service des contagieux, 3 à 4 décès par semaine. Lorsque ces malades sont transportables, ils sont évacués en zone libre, mais ceux qui guérissent sont récupérés par les Allemands et ... renvoyés en captivité. Pour éviter un tel retour en Allemagne, un système de faux certificats s'installe dont les autorités finissent par se douter. Il est alors décidé de mettre en place un médecin contrôleur pour y mettre bon ordre. Ce sera d'abord un médecin d'origine autrichienne. Il se montrera si compréhensif que ses autorités de tutelle le feront muter sur le front Russe où sa trace s'est perdue. Les Allemands vont revenir au Val-de-Grâce et s'installeront dans les petits bâtiments proches du bâtiment des contagieux, là où se trouvera ultérieurement le service de chirurgie maxillo-faciale. Ce bâtiment les intéresse car il est entouré de grilles et ils peuvent y parquer des Juifs et des prisonniers politiques qu'ils amènent en consultation, venant des différentes prisons franciliennes. Les infirmières imaginent un stratagème pour permettre la rencontre de ces prisonniers avec leur famille dans les bureaux de consultation. Elles en interdisent l'accès aux gardiens au prétexte du respect du secret médical. Encore un peu conciliants à cette époque, les gardes respecteront cet interdit.

Les Allemands assurent également le contrôle des entrées et des sorties de l'hôpital, procédant parfois à des fouilles. Cela n'empêche pas les échappées, grâce à de faux papiers établis par un infirmier du détachement. C'est ainsi qu'un officier polonais hospitalisé au Val, déguisé en infirmier et doté de papiers semblant en règle, put franchir le poste de police allemand, rejoindre la zone libre et finir son périple en Angleterre. Le nom de cet infirmier qui travaillait clandestinement dans sa chambre du détachement, est malheureusement perdu. Il se racontait également l'histoire de plusieurs officiers anglais hospitalisés en médecine qui refusèrent de donner au médecin-chef, le médecin-colonel Melnotte, leur parole d'honneur de ne pas s'évader et qui s'échappèrent grâce au même procédé.

La Résistance était donc présente au Val-de-Grâce. Mme de Martigny avait d'ailleurs fait la connaissance d'un malade, le capitaine Barate, qui s'était engagé avec Jean de Broglie dans l'organisation d'un réseau. Le capitaine avait invité Mme de Martigny à une réunion. Mais il fallait se méfier des indiscretions. La sœur du capitaine a d'ailleurs très vite été dénoncée et déportée à Buchenwald. Le personnel de l'hôpital était particulièrement surveillé et régulièrement questionné. Une infirmière de la Croix Rouge, mariée à un Américain, fut sévèrement interrogée et dut quitter le Val. Malgré ces tracasseries, la vie à l'Hôpital s'écoulait sans grand incident.

Il restait bien entretenu et il semble même que l'alimentation n'y fut pas trop restreinte, dans cette période de grandes pénuries. Les choses étaient cependant plus difficiles en matière d'approvisionnement en médicaments. Il restait les vitamines,

nous dit Mme de Martigny, que prescrivait le Professeur Gou-nelle de Pontanel ! Officiellement les infirmières n'étaient pas logées à l'hôpital et habitaient en ville. Beaucoup, et ce fut le cas de Mme de Martigny, s'installèrent pour dormir dans leur bureau afin d'éviter des déplacements difficiles et être plus rapidement disponibles pour les urgences. Le logement du détachement des infirmiers se situait au deuxième étage du bâtiment, au fond du jardin, parallèle au Boulevard de Port Royal. Se situaient également là les réfectoires du personnel et des chefs de service.

En 1942, Mme de Martigny, enceinte, arrêtera temporairement son service au Val-de-Grâce. En fait, elle ne le reprendra qu'après la Libération. Le service des maladies infectieuses fut alors dirigé par les professeurs Le Bourdeles puis Cornier. Le Médecin colonel Théobald était médecin-chef de l'hôpital. A sa reprise de service, Mme de Martigny vit arriver les premiers déportés libérés des camps de concentration. Leur état était dramatique, certains ne pesaient plus que 25 kg... Les plus valides furent hébergés au *Lutetia*. Une période sombre s'achevait avec l'année 1945, période au cours de laquelle le Val-de-Grâce avait rempli sa mission sans faillir et dans l'honneur. Le récit de Mme de Martigny vient confirmer ce qui ne pouvait être qu'une évidence en permettant d'éclairer des années jusqu'ici demeurées obscures dans l'histoire de l'hôpital.

A partir de 1945, le Val-de-Grâce reprendra le cours normal de son fonctionnement en contribuant, pendant dix-sept années, au soutien des blessés et des malades de nouveaux fronts, ceux d'Indochine et d'Algérie. Pendant ce temps, l'Europe aura commencé à vivre au rythme de la Guerre froide. Les menaces étaient réelles et il fallait s'y préparer. Aussi, comme tous les hôpitaux militaires, le Val-de-Grâce fournira son quota de noyau actif au profit des formations sanitaires de campagne qui auraient à s'engager avec le corps de bataille. Heureusement, cette guerre est restée larvée, soumise à un équilibre fondée sur le fait nucléaire, équilibre qui n'interdira pas l'émergence, ici et là, d'engagement de faible intensité. Le Val-de-Grâce y pris sa part en participant à l'armement des antennes chirurgicales qui soutenaient les interventions des forces et en recevant blessés ou malades qui en revenaient.

Cependant des risques nouveaux apparaissaient. La France connut ses premiers attentats dont des victimes furent prises en charge au Val-de-Grâce. Pour les théâtres extérieurs, les plani-

ficateurs avaient anticipé l'éventuel besoin d'un soutien médical plus conséquent et surtout pouvant s'affranchir de la conscription et du rappel de réservistes. Des structures plus souples furent prévues, réduisant les hôpitaux mobiles de campagne à son seul noyau d'active, en mesure d'être projetés rapidement avec seulement une soixantaine de personnels. Ces « HMC réduits d'active » allaient vite être sollicités. Lorsque le Mur de Berlin tombe en novembre 1989, les appétits hégémoniques se libèrent aussitôt. Dès août 1990, le monde se trouve plongé dans une crise majeure : la première guerre du Golfe. Le Val-de-Grâce est aussitôt placé au cœur de l'action : en septembre, le noyau actif du 810e HMC embarque à Toulon. Issu en partie du Val-de-Grâce, il est sous les ordres du médecin-en-chef Yves Cudennec, futur médecin-chef de l'HIA du Val-de-Grâce. Quelques jours après, il se déployait dans la zone désertique du Camp du roi Khaled, en Arabie Saoudite. Il y restera jusqu'aux préparatifs de l'opération « Tempête du Désert » lorsqu'il rejoindra sa base opérationnelle de Rafha à la frontière irakienne, devenant l'unité hospitalière la plus avancée du dispositif Daguet. Les blessés d'Al Salman y seront soignés avant d'être évacués sur la France par avion KC 135.

En 1991, ce sera la guerre en ex-Yougoslavie puis, plus tard, au Kosovo. On ne compte plus le nombre d'opérations qui ont jalonné les dernières décennies, de Barracuda au Tchad dans les années 1970 jusqu'au Mali en 2013 en passant par l'opération Libage au Kurdistan, la FINUL au Liban, Turquoise au Rwanda, Licorne en Côte d'Ivoire. La litanie est longue et des personnels de l'hôpital du Val-de-Grâce furent présents en permanence sur les territoires des conflits ou lors d'interventions humanitaires.

Lorsque venait son tour d'astreinte, il accueillait des blessés évacués. Trop fréquemment évoqué sous l'apparence d'un hôpital se consacrant aux élites, la vérité quotidienne de l'HIA du Val-de-Grâce fut bien différente. Hôpital militaire, il a, tout au long de son histoire, rempli ses missions au profit des forces armées en garnison ou en opération. Il nous a semblé essentiel de rappeler ici, cette réalité, certes trop superficiellement, par trop petites touches, mais la nouveauté du témoignage de Mme de Martigny sur le Val-de-Grâce au temps de l'Occupation devait rester au cœur du propos.

MGI (2s) Raymond Wey

250^{ème} anniversaire de la naissance de Dominique-Jean Larrey à Baudéan

C'est sur le lieu même de sa naissance, à Baudéan (Hautes-Pyrénées) que se sont déroulées les 16 et 17 juillet derniers les manifestations destinées à commémorer la naissance du baron Larrey, il y a 250 ans de cela.

L'association des amis du baron Larrey, présidée par le Dr Jean Renault, administrateur de l'AAMSSA, était maître d'œuvre de ces journées, suivies par un nombreux public.

En dehors du colloque organisé à cette occasion, les participants purent admirer les reconstitutions historiques menées par des « reconstituteurs » napoléoniens venus de France, de Belgique et d'Espagne toute proche, peu connue, pourtant, pour abriter des admirateurs de l'Empereur.

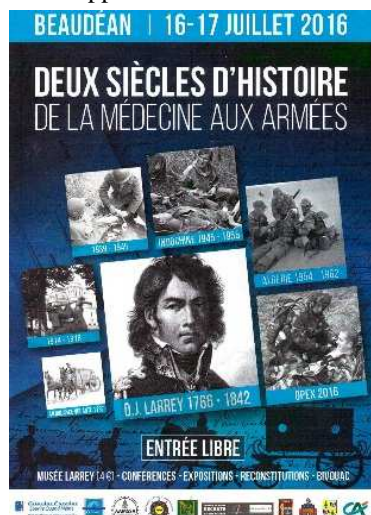
L'« ambulance volante de la garde Impériale » de Larrey, reconstituée avec l'aide des élèves du lycée Sixte Vignon d'Aureilhan, et que nous avons pu admirer lors de la journée consacrée à Larrey dans la cour de l'École du Val-de-Grâce en juin dernier, était naturellement présente.

Des reconstitutions et des démonstrations de la chirurgie pratiquée sur les champs de bataille du Premier Empire ont été très appréciées, tout comme les stands de figurines militaires, d'objets en lien avec la médecine militaire ou de tenues d'uniforme des différentes époques.

Le musée installé dans la maison natale, classée « maison des Illustres » et inauguré en 2008, était naturellement ouvert pendant les deux jours et fut largement visité.

Le colloque : après une introduction consacrée au baron Larrey, la première journée était consacrée à l'« L'héritage du

passé ». Diverses interventions permettaient d'évoquer des aspects du service de santé militaire pendant la Grande Guerre ou en rapport avec celle-ci : on entendit ainsi le MCS (er) Jean



Ambrosini sur « l'évolution de la stratégie sanitaire pendant la Grande Guerre », le MGI (2s) Olivier Farret, président de l'AAMSSA, sur « les maladies des tranchées » et sur « l'art des tranchées, un patrimoine de la Grande Guerre ». Le Pr. Casagnet évoquait une figure plus récente : « la vie du Dr Voivenel (1880-1975) médecin humaniste », originaire de Séméac près de Tarbes.

Colloque « Les secours aux blessés, un héritage : 1916 – 2016... »

Le colloque « Les secours aux blessés, un héritage : 1916 – 2016... ? » s'est tenu les 7 et 8 octobre 2016 dans le cadre des journées « Verdun Terre de Santé », réunissant plus de 200 inscrits dont un grand nombre de scolaires. La participation importante des personnels du Service de santé des armées d'active et de réserve était à souligner.

La première journée était consacrée à l'évolution de la chaîne de secours française et allemande en 1916 et sa territorialisation dans les zones des Armées et de l'Intérieur, puis aux retombées dans le domaine civil en particulier pour les secours de masse. Lors d'une remarquable table ronde étaient présentés les secours lors des opérations extérieures et sur le territoire national avec l'évocation des attentats de Paris.

La seconde journée avait pour thème « de la perception des risques à la prise en charge psychologique ». Des focus sur la psychiatrie militaire durant la Grande Guerre, la prise en charge des combattants revenant d'OPEX et l'accompagnement psychologique dans les catastrophes ont passionné l'auditoire. La table ronde qui terminait le colloque, évoquait la souffrance du blessé, avec l'intervention émouvante du petit-

Le deuxième jour était consacré aux « Réalités du présent ». Après un dépôt de gerbe au monument aux morts communal en présence des « reconstituteurs » napoléoniens, le colonel (rc) Linon, administrateur de l'AAMSSA, évoqua « les antennes chirurgicales pendant la guerre d'Indochine », le MC Chérèches, du centre médical des armées de Pau-Bayonne-Tarbes, « l'évolution conceptuelle du soutien médical opérationnel des forces », le MC Gaubert-Duclos, le MC Gros et le Major (ro) Favière « de la médicalisation de l'avant à l'hôpital de métropole, retours d'expérience » avant qu'un psychologue ne fasse le point sur « l'état de stress post traumatique ». Une présentation de l'office national des anciens combattants et victimes de guerre concluait ce colloque qui a recueilli un vif succès.

Colonel (h) Jean-Pierre Capel

Le fils de Maurice Genevoix, écrivain qui fut sans conteste le témoin le plus fidèle du vécu et de la souffrance des combattants. Il fut également question des « Gueules Cassées », dont l'association fut un précieux partenaire de ces journées. Un important programme patrimonial et culturel complétait ces journées, avec la visite du Mémorial de Verdun et l'inauguration de l'exposition « Les secours aux blessés et aux victimes de la Grande Guerre à nos jours ». Une cérémonie devant le monument aux morts de Louvemont, village détruit, organisée par son maire, le Dr. François Xavier Long, président du colloque et membre de l'AAMSSA, réunissait une assistance nombreuse.

La visite du champ de bataille (en particulier celle de l'abri des quatre cheminées), guidée Jean-Paul Amat, président de la société des amis du musée de l'armée et membre de l'AAMSSA, a suscité un grand intérêt.

L'association des amis du musée du service de santé au Val-de-Grâce, représentée par son Président et le Président du Comité d'histoire, contribua largement à l'organisation du programme de ces journées.

Ceux-ci remercient vivement les membres du Service qui ont donné de leur temps pour la réussite de ces journées : MGI (2s) Maurice Bazot, président d'honneur de l'AAMSSA ; MG (2s) Louis Crocq ; MC (er) JJ Ferrandis ; MC Éric Czerniak ; MC Marie-Dominique Colas.

Olivier Farret



Pour vos cadeaux de fin d'année

Le Val-de-Grâce, enseignement et culture (150 illustrations)

Un ouvrage collectif réalisé sous la direction de Maurice Bazot. Préfacé par Pierre Messmer, de l'Institut. Après une « visite » détaillée de l'ex-abbaye royale le lecteur pourra découvrir l'éventail des missions de l'École, de la bibliothèque et du musée du Service de santé des armées. Ouvrage très accessible au grand public.

En vente exclusive au profit de l'AAMSSA les mardis et mercredis après-midi

Exposition :

Les secours aux blessés et aux victimes.

De la Grande Guerre à nos jours.



Consacrée à la mise en œuvre du soutien médical des combattants et des victimes civiles, l'exposition retrace l'évolution des pratiques de la médecine d'urgence depuis la bataille de Verdun jusqu'aux conflits et événements contemporains.

Le parcours offre un vaste panorama illustrant ces évolutions et donne les clés de compréhension de la prise en charge du blessé, à partir d'objets

d'époque, de photographies, de projections et de matériel médical contemporain.

Le cheminement proposé comprend quatre séquences mettant en lumière plusieurs aspects : Les caractéristiques des territoires déterminant les moyens d'évacuation ; les mutations scientifiques et techniques ; l'organisation de la chaîne opérationnelle du soutien médical et ses adaptations apportées au fil du siècle ; la parenté entre les méthodes militaires et les pratiques civiles dans la « médecine de catastrophe ». Les liens solidaires entre le blessé et les « sauveteurs » jalonnent l'ensemble du parcours.

Souhaitées par le Mémorial de Verdun, la conception et la réalisation de l'exposition ont été en grande partie portées par l'AAMSSA représentée par son président et le président du Comité d'histoire, co-commissaires de l'exposition avec Madame Anne Bourdais, muséographe.

Les organisateurs remercient vivement le directeur de L'EVDG et du musée, et son conservateur pour leur contribution déterminante.

Olivier Farret



Un poste de secours

(Coll. Maufrais ;

Avec l'aimable autorisation de Mme Martine Veillet)

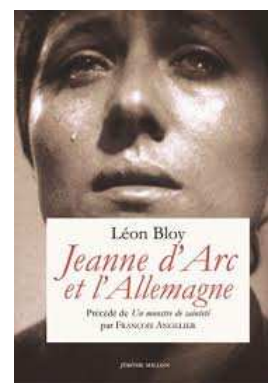
Lu pour vous

Léon Bloy : « *Jeanne d'Arc et l'Allemagne* » -

(Texte précédé de : « *Un monstre de sainteté ou Jeanne d'Arc selon Léon Bloy* », avant-propos de François Angelier). Éditions Jérôme Million, 2016.

Les ennemis de Jeanne d'Arc sont les Anglais, leurs alliés bourguignons et l'Église romaine, représentée par l'évêque Cauchon. La trouver, comme le suggère ce titre, face à « l'Allemagne » qui ne vit le jour qu'en 1871 tandis que le Saint-Empire romain germanique, au XV^{ème} siècle, n'était qu'une mosaïque nébuleuse, nous intrigue.

L'explication est la date de sa première parution : 1915, en pleine Grande Guerre. Le mystique et très catholique Léon Bloy, à la spiritualité radicale, friand de portraits féminins charismatiques, dresse celui, saisissant et hagiographique, de l'héroïne en lutte contre les Allemands comme s'ils étaient les Anglais de l'épopée de Jeanne : les voici barbares déferlant de cette Allemagne luthérienne qu'il abhorre, et voici Jeanne appelée à se dresser contre eux, comme autrefois face à Albion, cette Jeanne qui rendit au dauphin Charles son sacre et sa couronne, lui que sa mère Isabeau de Bavière (une « Allemande »), épouse de Charles VI son père, dit le Fou, avait déshérité par l'infâme traité de Troyes (1420), au profit d'Henri V d'Angleterre, le vainqueur d'Azincourt. Sous la plume de Bloy, nous sommes bien loin de la Jeanne célébrée par les républicains : celle de Jules Michelet, avant d'autres (Quicherat, Herr, Jaurès, ...), qui, en 1841, en fit la nouvelle Marianne, dégagee de tout surnaturel, simple paysanne pleine de bon sens, mais martyre de la monarchie qu'elle avait sauvée et de l'Église qui la condamna, tandis qu'elle devenait l'égérie de l'opposition monarchiste.



Au-delà du portrait mystique que dresse Léon Bloy, il y a son effort à exhorter l'ardeur française dans la guerre, de cette voix qu'il puisait chez la jeune fille, femme et Française – double essence tant aimée de lui – que, dans « l'Âme de Napoléon », il voyait pleurant à Waterloo. « Entendrait-elle aujourd'hui des voix pour débarrasser des Allemands notre république [...] ? » se demande-t-il à propos de « l'orgueilleuse et féroce Allemagne » ; citons aussi : « les Anglais, au quinzième siècle, étaient ce que sont aujourd'hui les Allemands de Guillaume II, des brutes pillardes et féroces [...] ».

Avouons-le, ce texte à la fois mystique et violent ne nous apprend rien de l'Histoire – qu'au besoin il interprète, mais Bloy n'est pas historien – et beaucoup sur l'auteur, étonnant et crépusculaire, à la langue magnifique, qui fit aussi de Marie-Antoinette une héroïne attachante et digne comme celle de Stéphane Zweig ; mais il reste un témoignage précieux de l'état d'esprit des Français face au Reich lors de la Grande guerre : cette réédition tombe bien.

François Eulry

Hommage à Colette Larue

L'association des amis du musée du service de santé des armées est en deuil. Elle a perdu Madame Colette Larue, un de ses membres les plus éminents. Depuis plus de vingt ans, son action au sein du conseil d'administration ou du bureau (elle fut secrétaire générale) et au service de notre bulletin dont elle était l'inlassable et ingénieuse organisatrice, a contribué au rayonnement de l'AAMSSA. Nous garderons précieusement le souvenir de cette grande dame qui a tant œuvré pour l'association et la diffusion de ses travaux.

Le président, les membres du bureau et du conseil d'administration présentent à la famille de Colette Larue leurs plus sincères condoléances et lui expriment leur chaleureuse sympathie.

Allocution du MGI (2s) M. Bazot, président d'honneur de l'AAMSSA, ancien rédacteur-en-chef du bulletin, prononcée le 15 octobre 2016 lors des obsèques célébrées en l'Église du Val-de-Grâce)

Chère amie,

Vous voici donc reposant au cœur du Val-de-Grâce, dans cette maison, la vôtre, dont vous aimiez tant faire connaître la beauté, la force mystique et symbolique. En 1993, vous aviez dit votre bonheur d'avoir guidé, avec d'autres collègues de l'hôpital et de l'école, des milliers de visiteurs pendant une semaine de « journées portes ouvertes » ; c'était à la suite immédiate de l'inauguration par le président de la république du Val-de-Grâce rénové. En France et à l'étranger, ce nom de Val-de-Grâce reste le puissant symbole du Service de santé des armées, institution que vous avez si remarquablement servie, aussi bien en période d'activité qu'au-delà, tout le temps de votre retraite durant et jusqu'à ces derniers mois.

Parents, proches, amis et connaissances de Colette Larue, vous êtes venus nombreux participer à cette messe d'obsèques et à l'hommage public qui lui est rendu. Vu son extrême discrétion, elle ne l'aurait sans doute pas souhaité. Il lui est pourtant du car son exceptionnelle manière de servir le justifie davantage que pour bien d'autres.

Engagée volontaire en 1960 au titre du cadre des spécialistes féminins du Service de santé, elle amorce une carrière exemplaire en se classant major lors de l'obtention du Certificat d'aptitude technique n°2, à l'issue d'un stage au centre d'instruction des infirmières militaires de Bordeaux. Elle poursuit ultérieurement sa formation à l'école d'infirmières de la Croix Saint Simon et à celle de la Source à Lausanne. Elle va gravir sans retard tous les échelons, accédant au statut d'officier en juillet 1969.



Elle atteindra le sommet de la hiérarchie dévolue à sa spécialité avec le grade d'infirmière principale de première classe, quatrième échelon.

En tant qu'infirmière, monitrice puis surveillante, elle va connaître l'extrême mobilité qu'impose souvent la carrière, avec des mutations successives dans les hôpitaux militaires de Dijon, Grenoble, Trèves, en Allemagne ; à l'HIA du Val-de-Grâce puis à Villemin, à Paris ; à l'HIA Desgenettes à Lyon, enfin de nouveau au Val-de-Grâce.

A partir de 1969, sa carrière hospitalière connaît une parenthèse de plus de dix années. Titulaire du diplôme technique de santé « option enseignement », elle est nommée directrice du centre d'instruction des infirmières militaires sis dans l'enceinte de l'HIA Begin. Il n'est pas d'enseignant qui ne se souvienne de cet officier racé à la belle prestance, qui à chaque fois les accueillait en uniforme dans le hall de son école.

Officier de carrière depuis 1974, elle est placée en position de retraite en juin 1995 au terme d'une carrière de 25 années, louée par l'ensemble de ses supérieurs hiérarchiques.

Mais de retraite, point. Elle va d'emblée mettre ses capacités et son dynamisme au service de la médecine et du Service de santé des armées.

- De la médecine : le MGI Jean-Dominique Favre, à l'époque président de la société française d'alcoologie a souligné l'importance de son rôle dans la structuration de l'addictologie française, bien au-delà de ses fonctions de secrétaire de rédaction de la revue *Alcoologie*, puis de la société, forte alors de plus de mille membres.

- Du service de santé des armées : au sein de la société des amis du musée dont le rôle essentiel est de promouvoir l'image et l'histoire du Service, elle va déployer une activité considérable.

C'est dans ce cadre que nous allions développer une collaboration de vingt années. Un tel parcours allait nous conduire rapidement de la simple marque d'intérêt à l'estime réciproque - puis à l'amitié, avec la découverte de ses profondes qualités humaines. Ce constat subjectif trouve actuellement sa confirmation dans les très nombreux messages émanant en particulier de ceux qui n'ont pu se joindre à nous aujourd'hui.

Dotée d'une intelligence vive et d'un caractère bien trempé, elle a fait montre, partout où elle a servi, d'une étonnante puissance de travail et de réelles capacités d'innovation et d'adaptation, dont une maîtrise de l'informatique inégalée. Sa rigueur et son honnêteté intellectuelles n'ont jamais été mises en défaut. Comme l'a si bien formulé l'un d'entre nous, « elle tempérait avec la délicatesse de ses sourires ses agacements qu'elle maîtrisait en toutes circonstances au point qu'on ne les devinait guère ». S'il lui arrivait parfois de souligner avec humour les travers d'autrui, elle était d'un naturel très réservé. Chaque nouvelle rencontre provoquait chez elle une attitude d'attente et de réserve, comme si elle avait alors voulu s'épargner quelque nouvelle blessure. Mais une fois la confiance instaurée, c'était un bonheur de travailler avec elle, de partager des moments de détente au cours desquels on pouvait prendre la mesure de sa grande culture, de sa passion éclectique pour les arts, la musique - l'opéra en particulier -, la fréquentation des musées, le patrimoine. Elle avait entrepris avec deux amies la visite documentée des églises de Paris. En contraste, elle n'évoquait sa vie privée que de façon exceptionnelle, ses deuils, son attachement au père, le bonheur d'aller périodiquement assurer la garde de petits neveux.

Une faille cependant chez cette grande dame. Défendant à chaque fois que nécessaire la place de la femme dans l'institution, elle était en contraste d'une modestie parfois excessive pour ce qui la concernait. Il a fallu qu'elle nous quitte pour apprendre qu'elle était officier dans l'ordre national du Mérite. Elle s'est régulièrement irritée de nos manifestations publiques de reconnaissance. Elle s'opposait également à cosigner des travaux effectués en commun. Éluë secrétaire générale de l'association des amis du musée, elle avait souhaité poser sa démission après un an d'exercice pour retrouver ses fonctions de travailleur de l'ombre.

Elle a rendu des services incommensurables à cette association qui perd un de ses piliers. Son parcours de vie et son courage devant la mort suscitent l'admiration de ses anciennes élèves, de ceux qui ont travaillé avec elle, de ses proches, des membres de sa famille dont certains l'entourèrent de leur affection jusqu'à son dernier souffle.

Au nom de tous, je renouvelle à tous les siens l'expression de nos condoléances attristées.

Chère Colette Larue, merci et adieu, à Dieu au sens plein du terme.

Témoignage de Mademoiselle Busquin, ancienne collègue et amie de Colette Larue, ancienne infirmière principale et administrateur de l'AAMSSA, lors de la cérémonie)

Je n'évoquerai pas aujourd'hui toute la carrière professionnelle de mademoiselle Larue, je souhaite simplement vous parler de Colette notre amie. J'ai fait sa connaissance en 1968 seulement, (...) lors de la présentation de son mémoire, celui qu'étudiante en école de cadres, on est tenu de rédiger et présenter... Et par la suite nos chemins se sont croisés véritablement puisque nous occupions des fonctions identiques, Colette à Bégin et moi à Robert Picqué. Nous avons alors souvent échangé nos réflexions sur la formation que nous voulions pour nos élèves, à distance ou lors de réunions organisées à la direction du Service aux Invalides.

En 1979 (...), j'ai retrouvé Colette. Après plus de 10 années passées à diriger l'école d'infirmières à Bégin, elle souhaitait un retour à l'hôpital. (...) aussi avec l'accord du médecin-chef, je lui ai proposé le service d'urgence et soins intensifs, ce qui m'a voulu cette réflexion pleine de l'humour que nous lui connaissons : « Vous me gêtez ! ». Je savais qu'elle aborderait ce service difficile dans les meilleures conditions grâce à la préparation très discrète à laquelle elle s'est astreinte, la volonté de réussir sa reconversion et un perfectionnisme absolu.

Mademoiselle Larue surveillante a révélé des capacités d'adaptation à toutes les situations mais aussi démontré les qualités que nous avons tous et toutes appréciées chez elle : sa grande rigueur morale, son sens du devoir et du service, sa disponibilité aux autres (ses anciennes élèves ou collègues peuvent en témoigner). Quelques années plus tard, elle réussira brillamment le concours qui lui permettra d'accéder à la fonction d'infirmière principale au Val-de-Grâce et de terminer une carrière exemplaire. (...) c'est la fidélité en amitié jamais prise en défaut de mon amie Colette dont je me souviendrai. Je penserai aux joies partagées lors de nos visites de musées ou d'expositions et aux soirées musicales vécues ensemble durant de longues années.

Témoignage du MGI (2s) Jean-Dominique Favre, membre de l'AAMSSA, président d'honneur de la Société Française d'Alcoologie

L'infirmière principale de 1ère classe Larue a effectué un parcours modèle dans le Service de santé des armées. Le MGI (2s) Maurice Bazot en dessine les traits principaux dans ces colonnes et je n'en dirai rien de plus, tant son engagement fut connu, et admiré de tous.

J'ai tout d'abord connu Colette Larue à Bégin, lorsqu'elle dirigeait l'école des soins infirmiers et que j'allais comme beaucoup y donner des cours.

C'est dans ce même bâtiment que je l'ai revue, quelques années plus tard, où, horreur absolue pour elle, après la fermeture de l'école, s'est installé le service de psychiatrie, pendant la reconstruction de Percy.

Passée cette contrariété, elle a accepté de venir travailler quelques demi-journées pour m'aider à la rédaction de la revue alcoologie, puis dans les diverses fonctions que j'ai exercées dans l'alcoologie et l'addictologie, s'adaptant à de nouvelles tâches et de nouvelles relations de façon admirable, d'autant que sa réserve et sa discrétion naturelles ne l'y portaient guère. Dans le domaine humain, sa fidélité se nourrissait d'une justice bienveillante, mais face à la trahison ou à la simple méchanceté, sa mémoire restait excellente.

J'aimerais évoquer maintenant l'amitié de Colette. Ce fut une complice de diverses activités culturelles et touristiques. Les échanges sur tel spectacle, livre ou musée

étaient toujours marqués par l'exigence, mais surtout pimentés d'humour. La préparation, la réalisation et le recueil photographique de ces moments nous laissent de plaisants souvenirs.

Même son attitude face à la maladie fut exemplaire. J'ai été marqué par son courage, sa conscience de la fin de vie et sa résistance à la douleur. Sa famille, tout aussi courageuse et digne, lui fut d'un précieux secours.

L'hommage rendu en l'église Notre-Dame du Val-de-Grâce fut aussi chaleureux que solennel, et son déroulement dans ces murs, où elle a passé tant de temps, fut d'autant plus émouvant.

MUSIQUE EN L'ÉGLISE DU VAL-DE-GRÂCE

Sous le haut patronage du ministre de la défense et l'aide de la direction centrale du service de santé des armées, l'École du Val-de-Grâce, la direction de la mémoire, du patrimoine et des archives du ministère de la défense, des éditions

Le Chant du Monde, la participation du musée du service de santé des armées et de l'aumônerie catholique du Val-de-Grâce.

Hervé Désarbre, organiste du ministère de la Défense, titulaire de l'orgue du Val-de-Grâce, responsable de la saison musicale,

MGI (2s) François Eulry, président de l'association « Musique au Val-de-Grâce »

Heures musicales – dimanche, 17h30 – entrée libre
Ensemble vocal en résidence : Ensemble Piérius

8 janvier « Voici le loup qui toque au carreau »

1967 : Mort de Marcel Aymé. Frédéric Le Brun, orgue et l'Ensemble vocal et instrumental Piérius

5 février « Une véritable mousseline des Indes »

1817 : mort de Jane Austen. Benjamin Pras, organiste suppléant du Val-de-Grâce et l'Ensemble vocal Piérius

5 mars « Pechblend et Polonium »

1867 : naissance de Marie Curie. Roman Perucki, organiste de la cathédrale d'Oliwa-Gdansk, ensemble vocal Piérius

2 avril « Lafayette, nous sommes là ! »

6 avril 1917 : Le Congrès américain vote l'entrée en guerre des États-Unis au côté des Alliés. Hervé Désarbre, organiste du Val-de-Grâce et l'orchestre à cordes de la Garde républicaine

7 mai Dom Procolo

1817 : *Rome, Naples et Florence*, essai de Stendhal
Juan Paradell-Solé, organiste de la Chapelle Sixtine • Ensemble vocal Piérius

27 juin : Pose de la première pierre de l'Observatoire Royal à Paris. *L'Ensemble vocal et instrumental Piérius sera disposé aux quatre balcons*

